

Se libérer c'est aussi introduire dans notre système de croyances, la conviction que nous avons peut-être raison dans certains cas, mais que la plupart du temps, nous sommes quelque peu à l'écart d'une vérité plus objective.

Chapitre 6

Hector et Martha

— En tout cas, moi, si j'étais à leur place, j'aurais honte. Voir si c'est ainsi qu'on élève des enfants. Des petits voyous, voilà ce qu'ils sont et tout ça parce que leurs parents ne leur ont pas inculqué de bonnes valeurs !

— Voyons Martha, ces enfants n'ont rien à manger, tu ferais peut-être la même chose à leur place.

— Ho ! On voit tout de suite que même après trente-cinq ans de mariage, tu ne me connais pas Hector Kingsburry ! Je viens d'une famille qui a des valeurs moi et nos enfants ont hérité de ces valeurs. Ni moi ni nos enfants ne ferions de telles choses.

Par contre, tu viens d'une famille... différente, alors peut-être que pour toi cela te paraît plus... normal de piller des magasins.

— Martha, ne sors pas ton venin contre moi, je te dis juste que ces enfants en Afrique, ils n'ont pas la même qualité de vie que nous. Et quand ils ont vu que des mercenaires avaient défoncé ces vitrines de magasins, alors peut-être qu'il y en a

qui se sont dit :

« Bon voilà, je vais pouvoir manger aujourd'hui ! ».

Alors moi je dis qu'on n'est pas en Afrique et alors on ne peut pas les condamner comme ça.

— Pauvre Hector, comme tu es naïf parfois. On vient d'en voir un à la télé qui s'enfuyait avec une radio dans les bras. Il était tout petit et ne cherchait pas de la nourriture, mais plutôt à voler cet appareil qu'un honnête commerçant avait acheté.

— Bon, je ne sais pas, peut-être va-t-il le vendre pour acheter de quoi manger pour sa famille ? Je ne sais pas moi, je ne suis pas là et toi non plus d'ailleurs !

— Alors si nous, pendant qu'on est partis, quelqu'un nous volait, disons... tes outils dans ton garage, alors tu vas dire que ces pauvres voleurs n'avaient rien à manger ?

— Là, ce n'est pas pareil. On n'est pas en Afrique.

— Ha, ha ! Mais tu devrais savoir que même dans notre pays il y a des gens pauvres qui ne mangent pas à leur faim.

— Oui, mais ici ce n'est pas comme en Afrique. Les pauvres d'ici pourraient se trouver un job s'ils le voulaient et de toute façon, ils peuvent toujours trouver de quoi manger, alors que là-bas...

— Mais comment sais-tu que nos pauvres sont moins pauvres que ceux d'Afrique ? Es-tu allé les voir nos pauvres à nous ? Es-tu entré dans leur maison, as-tu ouvert leur frigo et vérifié s'il y a quelque chose dedans ? Peut-être qu'ils n'ont même pas de frigo, mais toi tu ne le sais pas, car tu parles, tu parles, mais tu ne connais rien !

— Bon d'accord Martha, je ne connais rien et toi tu connais tout, même la réalité des Africains.

— Tu es de mauvaise foi, Hector Kingsburry, je t'ai juste dit que ces jeunes Africains n'ont pas de bonnes valeurs, car on les voit dévaliser ces magasins. Je ne les juge pas, je fais juste constater ce qu'ils nous montrent à la télé. Sont-ils en train de voler oui ou merde ?

— Oui, mais...

— Oui, mais en Afrique on a le droit de voler, vas-tu encore me dire ?

— Je n'ai pas dit qu'ils ont le droit de voler, je dis juste que si on avait faim et qu'on voyait un magasin se faire défoncer devant tout le monde en plein jour, alors nous aussi peut-être que...

— Que nous aussi on irait voler des systèmes de son ?

— Ça peut-être, mais surtout de la nourriture. Ah et puis je vais me coucher, tu es insupportable !

— C'est cela, c'est toi qui bafoues les valeurs de notre famille et c'est moi l'insupportable !

— Comment ? De quoi parles-tu ? Quelles valeurs ai-je bafouées ? Tu dis n'importe quoi là.

— C'est ça, ajoute encore des insultes, je dis n'importe quoi, je suis insupportable.

— D'accord j'abandonne, c'est toi qui as raison et moi je monte me coucher. Bonne nuit Martha !

– C’est ça, prend la fuite. Quand tu ne sais plus quoi répondre, tu te sauves. Tu insultes et tu disparais.

Ce n’était pas la première fois que ce couple de longue date avait des querelles. En fait, elles revenaient à intervalles réguliers depuis de nombreuses années.

Mais cette nuit-là, quelque chose de différent se passa. Pendant qu’ils étaient endormis, leurs rêves les amenèrent chacun dans un monde particulier. Était-ce le résultat des manigances de leur subconscient en lien avec le différend de fin de soirée ? Peut-être.

Quoi qu’il en soit, l’homme se retrouva dans la rue d’un quartier qu’il ne connaissait pas. C’était le soir. À part l’aboïement de chiens au loin, tout était silencieux. Des immeubles de trois ou quatre étages bordaient la rue sur toute la longueur. Chacun des bâtiments était semblable aux autres.

Malgré la pénombre, on pouvait constater l’état précaire de ce secteur avec l’absence d’arbres et la présence de clôtures de métal devant chacun des immeubles. Ceux-ci d’ailleurs, étaient faits en béton avec des graffitis un peu partout sur les façades et les côtés.

Sans savoir pourquoi, Hector prit la direction d’un des blocs et y entra. Il monta les marches, passant devant des logis d’où l’on entendait des gens se quereller ou des bébés pleurer.

Il arriva au dernier étage et s’arrêta devant une porte d’où aucun bruit n’émanait. Il poussa celle-ci et entra. Dans le salon, quatre enfants en bas âge étaient assis sur un vieux divan. Les enfants dormaient dans cette position, appuyés les uns sur les autres. La mère gisait dans un fauteuil et à l’arrivée de l’étranger, elle ouvrit les yeux.

Son regard était sans vie. La tristesse n'habitait pas ces yeux, le désespoir avait fini par la remplacer.

— Pourquoi vos enfants dorment-ils ainsi, madame ?

La femme prit de longues secondes avant de répondre :

— La faim crie moins fort quand on dort et quand ils sont assis, je suis certaine qu'ils ne sont pas morts.

Hector fut bouleversé par ces paroles.

— Mais pourquoi ne pas aller chercher de l'aide ? Voulez-vous que j'appelle les ambulanciers ?

— S'il vous plaît non... Je ne veux pas qu'on me retire mes enfants.

— Mais ils vont leur donner à manger et des soins et je ne sais quoi d'autre.

— J'aimerais mieux mourir que de les perdre, ils sont tout ce que j'ai au monde, ils sont tout ce qui me raccroche à la vie, vous comprenez monsieur ?

— Oui, mais ce sont des enfants, ils ne peuvent pas être laissés comme ça.

Hector se décida et composa le 911. La femme cessa de parler et des larmes se mirent à ruisseler sur ses joues. Une fois sur place, on amena toute la famille à l'hôpital. Hector les accompagna.

Comme la femme l'avait prédit, on lui retira la garde de sa progéniture et comme elle l'avait laissé sous-entendre, elle ne survit pas à cette séparation.

Puis Hector fut amené à voir le destin de ces quatre enfants. Deux furent placés ensemble, les autres dans des familles distinctes. Deux des trois familles apportaient aux enfants ce dont ils avaient besoin pour grandir, l'autre famille étant un enfer pire que ce que Hector aurait pu imaginer. Mais tous les enfants portaient chacun la blessure de la mère disparue.

Ce rêve l'amena à réaliser que ce quartier était situé dans sa propre ville. Le choc d'un tel constat le renversa. Il s'accroupit par terre et se mit à pleurer.

Martha sortit d'une brume épaisse. Elle marchait pieds nus et une personne de très grande taille lui tenait la main. En levant la tête, elle put apercevoir cette belle femme aux traits africains et sentit qu'elle était sa mère.

Martha regarda ses mains, toucha ses cheveux. Elle était une jeune Africaine d'au plus huit ans. La marche était longue, très longue le long des rues de ce qui lui semblait une sorte de bidonville avec des planches rafistolées ensemble pour tenter de ressembler non pas à des maisons, mais plutôt à de minuscules cabanes.

Il lui sembla qu'une éternité s'était passée avant qu'ils arrivent à destination. Là-bas, des centaines de personnes étaient rassemblées. Sans qu'on lui dise, elle comprit qu'il s'agissait là du lieu où l'espoir pouvait survenir. Espoir de quelques heures pour les rares personnes qui se voyaient embauchées pour la journée pour faire des corvées que personne d'autre ne voulait faire.

Mais, eux, ces centaines de personnes, hommes, femmes, enfants, jeunes, vieux parcouraient le même trajet chaque jour pour espérer une trêve, si courte soit-elle, dans le giron de leur pauvreté extrême.

Une camionnette s'approcha et le tumulte de la foule s'accrut. Des hommes armés en débarquèrent et repoussèrent les personnes les plus proches. Puis un autre homme s'amena, fit son choix rapidement et neuf chanceux prirent place dans la camionnette qui démarra aussitôt devant une foule qui continuait de réclamer du travail.

Martha vit sa mère faire demi-tour et prendre une autre avenue que celle par où elles étaient arrivées. Encore une fois, elle sut ce qui arrivait sans qu'on le lui dise. Le seul espoir de manger aujourd'hui reposait sur l'aumône des gens de la ville.

Mais à ce jeu, les risques étaient plus grands. Même parmi les pauvres, la notion de territoire peut être féroce. En plus, les lois civiles interdisaient la sollicitation publique. Si la police les surprenait, ce serait les coups de bâton et la prison et tout cela sans nourriture.

Martha était révoltée de ce qu'elle voyait, tiraillée entre la pulsion de hurler à l'injustice pour ce que ces gens enduraient au quotidien et la pulsion de se sauver en courant pour fuir cette prison sociale.

Ils arrivèrent dans la partie la moins pauvre de la ville, la femme noire continuant de lui tenir la main.

De temps en temps, la mère prenait une pause et s'appuyait contre le mur, tentant de reprendre des forces dont elle était privée par l'absence de nourriture.

Ils aboutirent dans une rue commerciale où on entendait des cris et des bruits de fracas de vitrines.

Bientôt ils aperçurent des gens qui lançaient des objets dans les devantures de magasins et qui entraient pour piller ce qui s'y trouvait. Des commerçants en colère, des pilleurs, des passants curieux, il y régnait là un véritable capharnaüm.

La femme serra la main de Martha et se mit à courir dans cette direction, dans l'espoir de pouvoir y récupérer quelconques provisions.

Une fois arrivées, une nouvelle vitrine se fit défoncer juste devant elles. Trois hommes pauvrement vêtus s'engouffrèrent dans le commerce, la femme et Martha suivirent. Ne sachant pas quoi faire, la femme lui dit :

– Prends n'importe quoi et partons !

Au même moment, on entendit la sirène d'une voiture de police qui s'approchait. Tous les pilleurs prirent la fuite, la femme et Martha également.

Ils coururent à en perdre haleine jusqu'à ce que les sirènes de polices fussent très loin. Là, ils s'allongèrent toutes les deux sur le sol, complètement vidées du peu d'énergie qu'elles possédaient. Martha avait réussi à dérober une boîte prise au hasard avant d'enclencher leur course folle. Elle finit par l'ouvrir et en sortit... une radio. Elle se mit à pleurer.

Le soleil venait de se lever sur ce samedi du mois de novembre. Hector et Martha descendirent, chacun accomplissant son rituel matinal en silence. Ils ne disaient mot, mais cela n'avait plus rien à voir avec leur dispute de la veille.

Leur mutisme n'avait de cause que ces rêves troublants

qu'ils avaient eu chacun de leur côté. Ni l'un ni l'autre ne levèrent le voile sur ce qui venait de les marquer à jamais. Mais à partir de cette étrange nuit, quelque chose avait changé.

Dans les jours qui suivirent, Hector se mit à s'impliquer bénévolement auprès d'une ressource venant en aide aux itinérants de sa ville.

Martha ne regarda plus jamais l'actualité de la même façon. Elle organisa une collecte de fonds dans le quartier pour venir en aide aux personnes victimes de la faim dont la moitié des dons irait en Afrique, le reste remis à l'organisme où Hector avait commencé à s'impliquer.

Bien sûr, ils retrouvèrent leurs vieilles habitudes à se quereller pour tout et pour rien, mais jamais plus ils ne s'aventurèrent dans les méandres du jugement gratuit sur autrui.